
Infiniment plus et la Presse

UNE PAROLE À SOI

Beaucoup de choses se bousculent et se mettent en place au cours d'*Infiniment plus*, le dernier roman d'Anne-Lise Grobéty. On pourrait définir le thème du livre par un double mouvement de désarroi, de dispersion, de vertige et, inversément, de prise de conscience et de maîtrise de soi. La contradiction, ou, pour mieux dire, le déchirement est au cœur de ce beau récit intense, dramatique et fervent, à la fois tourné vers un passé qu'il tente de ressusciter avec ses joies et ses plaies, ses découvertes, et vers un présent, non pas apaisé, mais réconcilié.

Que s'est-il vraiment passé, pour la narratrice, dans cette ville où elle revient, après plusieurs années ? Que reste-t-il, pour elle, dans sa mémoire encore endolorie, du séjour qu'elle y fit, pendant un an, en qualité de professeur intérimaire ? L'effort de la mémoire, et la manière dont la narratrice, du nom de Iona, s'investit dans ce qu'elle a vécu afin d'en dégager (pour son lecteur et pour elle-même) le sens profond, cet effort donne tout son prix et sa force au roman d'Anne-Lise Grobéty : il n'est écrit que pour cela, pour donner forme à une expérience. Sur ce point, l'auteur distingue nettement ce qu'elle appelle

« la chronologie interne », celle des pensées et des sentiments qui « ont couru épars tout au long de ces mois », qui demeure souvent incertaine, et celle des événements extérieurs qu'elle ressaisit, croit-elle, avec exactitude, « dans une chronologie incontestable ».

À vrai dire, le lecteur se soucie peu de ce décalage entre le passé vécu et le présent de l'écriture, même s'il est sensible à la crainte exprimée par l'auteur, confondue avec sa narratrice, de « céder au vertige de la fiction ». Si elle y cède, c'est tant mieux ! À mi-chemin d'une histoire vécue et d'une récréation romanesque, *Infiniment plus* invente son chemin et fraie sa voie en toute liberté.

Liberté, c'est ici un mot-clé : liberté de l'expression, de la parole enfin conquise, la vraie parole délivrée des convenances sociales, liberté du corps, des sens et des sensations, liberté du cœur et de l'esprit. Quel programme ! Mais il n'a rien d'abstrait, au contraire, même si la réflexion et l'analyse de soi sont étroitement liées, comme son ombre, à la réalité vécue. L'écriture d'Anne-Lise Grobéty associe la vie de la nature à celle des pensées et des sentiments. L'une devient en quelque sorte l'emblème de l'autre : « Colère de corneille, angoisse de merle, désir de paon ? ». L'humeur de Iona suit le changement des saisons dans la mesure où l'odeur des lilas ou celle de la pluie, la lumière, la grande verrière du jour, « la grande verrière couveuse de lumière », ou la menace de la nuit, « quand le ciel se couche au plus bas comme les larges toits des fermes... », éveillent en elle des échos et des correspondances. Elle est sensible au temps qui change comme s'il s'accordait à son climat intime, à sa fragilité, à sa propre versalité. Le paysage et la ville, autour d'elle, se métamorphosent sans cesse, jusqu'à ces rues envahies par l'ombre, qui « relevaient haut leur cape noire, comme des conspiratrices masquant orgueilleusement leur visage »...

La jeune femme a tout loisir d'inventer ces images qui la rassurent ou l'inquiètent : étrangère et le plus souvent solitaire, venue du Tessin à La Chaux-de-Fonds, un peu par hasard et par caprice, Iona fait une expérience singulière. Son dépaysement est moins en dehors qu'au-dedans d'elle-même : elle éprouve le sentiment d'un vide, d'un abandon et surtout d'une rupture avec son passé récent, avec une enfance trop protégée, une adolescence soumise, une famille conventionnelle, et ce fiancé Maurizio, si timide et si sage, qui va l'épouser à son retour, mais sans passion. À la faveur de l'éloignement – ce caprice qui l'a séparée des siens, à la fin de ses études, cette décision brusque mais pareille à une prémonition – à la faveur de la solitude et de l'ennui, Iona découvre en elle ce manque dont elle se nourrit et se désespère et dont elle fera, à grand peine, un moyen de salut.

L'épreuve du manque est d'abord celle du langage. Jusqu'à présent Iona a parlé le langage des autres (italien ou français, peu importe), celui de sa famille et de la bonne société où elle vivait heureuse, ou inconsciente. Un langage trompeur, pense-t-elle, illusoire, superficiel, qui voile d'artifices les pulsions les plus secrètes (on pense à Nathalie Sarraute). « Ici, j'étais seule et je n'avais pas de parole à moi ». C'est l'épreuve inaugurale, qui confère au roman d'Anne-Lise Grobéty, à cet *Infiniment plus*, sa vraie dimension ; l'expérience de l'exil se rattache directement à celle de la parole et de l'écriture qui l'incarnera : « J'étais dépossédée comme le paysage – et il m'avait fallu attendre toutes ces années pour échouer sur le bord de moi-même, dans ce lieu inconnu où il me faudrait, c'était une certitude déjà, remonter toute seule la pente de la parole... ». Tentative annoncée et amorcée dans le texte, dès les premières images de la ville « s'extirpant du cocon laiteux de l'hiver », livrée à « l'espardon de la bise » sous un ciel transparent avant la miraculeuse éclosion des

lilas où elle est prise comme dans une nasse. Et la narratrice se sent invitée au banquet du printemps.

La ville : évoquée par sa topographie rigoureuse, le labyrinthe précis de ses rues autour du bel axe de l'avenue Léopold-Robert (ce qui n'empêchera pas Iona de s'y égarer et d'y errer comme une âme en peine), une image savamment dessinée qui suggère « le refus de la dispersion inutile », la ville l'est aussi par son histoire, « son dérapage vers l'anarchie, le goût de la liberté, le virage pris du socialisme, le sens du travail bien fait et du progrès ». Il y a d'ailleurs, à La Chaux-de-Fonds, une rue du Progrès (comme il y a une rue du Succès où sera construit plus tard le nouveau Gymnase). Si la narratrice préfère rêver à l'impasse des Hirondelles, elle ne néglige pas le beau et minutieux travail des horlogers, la mémoire de Daniel JeanRichard qui sut réparer une montre étrangère sans l'avoir appris, par la seule intuition du mécanisme délicat. Mais elle y voit aussi un symbole, « que chacun est entre les mains de la vie comme une montre et que parfois, quand le dérèglement survient, il y a sur notre route des doigts inattendus pour nous réparer ».

Le dérèglement survient, en effet, à travers l'étrange passion que la narratrice éprouve pour un couple de jeunes gens : elle les voit partout, à l'école, dans les rues où elle les suit ou les cherche, étroitement enlacés, soudés par les hanches et les épaules, indifférents et si sûrs d'eux... Lise et Clément. Un couple si parfaitement et charnellement accordé. Iona les regarde comme des dieux ! Et comme les révélateurs de ce manque en elle, autant que l'absence d'une parole personnelle, celle d'un amour véritable. Un amour lié au désir et à la volupté. Iona projette sur le jeune couple ses fantasmes sexuels et érotiques jusqu'à imaginer des étreintes communes. Lors d'un pique-nique à la lisière des forêts – une « torrée »

merveilleusement décrite, l'anecdote folklorique transformée en féerie, en un rituel de flamme et de cendre –, la narratrice surprend le couple dans une loge pour le bétail, une cabane de pierres et de planches illuminée par les gestes de l'amour. Elle en devient presque folle. Le récit de cette panique – progressant au fil des pages – noue puis dénoue les éléments disparates du roman (la ville, les gens, les paysages ou les personnages figés de la grande fresque du peintre Charles Humbert à la Bibliothèque de la Ville, telles des figures du destin) et lui donne la signification et la résonance d'un appel éperdu dans la nuit. Un roman et un poème.

GEORGES ANEX
Journal de Genève, 1990

DÉRIVE SUR LES HAUTEURS

Après une longue pause maternelle et politique, Anne-Lise Grobéty revient à l'écriture au long cours avec un beau roman, Infiniment plus.

«J'ai toujours envie d'écrire», dit Anne-Lise Grobéty. De cette envie sont nés deux romans, *Pour mourir en février* et *Zéro positif*. Elle était encore une toute jeune femme, presque une adolescente, quand le premier livre reçut le Prix Nicole, et maintenant qu'il est réédité en poche on lit dans les écoles l'histoire de cette révolte adolescente. Le second suivit, quelques années plus tard, avec un égal succès.

Puis vinrent les années de maternité. Le chaud désir de faire s'investit autrement, trois petites filles sont venues avec ce que cela implique d'attention, de disponibilité. Et, dans le même temps, dix années d'engagement politique concret comme députée au Grand Conseil neuchâtelois.

Une période où tout le temps dont Anne-Lise Grobéty dispose est pris par les enfants, les rapports : l'écriture tarit. Il y a toujours autre chose à faire, de plus urgent. Jamais de longues plages de temps libre. Corinna Bille a connu les mêmes difficultés, les mêmes envies rentrées. Et ce n'est pas un hasard si toutes deux ont pactisé provisoirement avec les contingences en écrivant des nouvelles. Il faut du temps et de l'énergie pour écrire, proportionnellement à la longueur et à la complexité de l'œuvre. En 1984, Anne-Lise Grobéty publie un recueil de courts récits regroupés sous un titre au parfum de neige : *La Fiancée d'Hiver*. En 1986, plus brefs encore, comme arrachés au silence, les *Contes-Gouttes*.

On pouvait penser que ces textes ténus coulaient comme les derniers filets d'eau dans un lit asséché. Ils n'étaient que les signes annonciateurs d'une crue nouvelles. Les petites filles grandissent et deviennent autonomes. Le mandat politique est achevé depuis longtemps, trop contraignant. Anne-Lise Grobéty fête son quarantième anniversaire avec *Infiniment plus*, un gros roman dont le titre est comme un élan vers le haut après ces années de gestation.

Venir au monde, nouer à la vie ne demande ni temps ni effort, mais « *nouer à soi-même, nouer au monde demande infiniment plus de temps* ». Ce travail, comparable aux douleurs de l'accouchement, occupe le champ du roman, entre réminiscences et épreuves qu'il faut bien appeler, encore une fois, initiatiques.

D'un seul coup d'œil, Iona peut embrasser toute sa vie à venir. Les chemins en sont droits et sablés. Elle fera l'école aux adolescents dans quelque douce ville de la plaine avant d'épouser son gentil fiancé et de faire à sa maman quelques aimables petits-enfants. Quel démon de l'insatisfaction la pousse alors à briguer pour une année un poste dans la rude Métropole horlogère au plan et aux

hivers rigoureux, loin de ceux qui font profession de l'aimer ? Elle veut, obstinément, faire le point. Se doute-t-elle que ce point, justement, risque de faire basculer son monde d'ordre ? Sans doute qu'elle le souhaite autant qu'elle le redoute. Mais elle ne sait pas encore grand-chose d'elle-même, cette jeune femme timide et introvertie. De toutes les figures féminines créées par Anne-Lise Grobéty, elle est certainement la plus autonome, celle dont les comportements et les conflits étonnent le plus la romancière. Le temps du récit autobiographique, même transposé, est terminé.

La présence de La Chaux-de-Fonds, jamais nommée mais totalement identifiable, renvoie bien sûr à la jeunesse d'Anne-Lise Grobéty, qui y a grandi avant de se fixer à mi-chemin entre le bas et le haut. La ville joue un grand rôle avec son quadrillage de rues aux noms évocateurs des luttes et des espoirs socialistes. Rue de l'Industrie, du Progrès, de la Concorde ou du Succès. Rue de la Fusion, surtout, cette illusion amoureuse que Iona poursuit dans sa fuite aux bord de la déraison.

Enfant, elle avait donné quelques signes de révolte vite camouflés, refusant de porter des gants le dimanche, brisant son violon. Mais personne n'avait voulu percevoir les tremblements de son sismographe intérieur. Cette année sur les hauts va le dérégler tout à fait. En quête d'une image, Iona se perd dans celles qui lui sont tendues. Fascinée par la fresque de Charles Humbert qui orne le bureau du directeur, elle s'identifie à l'allégorie de l'« humanité souffrante », comme si elle trouvait enfin sa place parmi les figures des temps passés. Plus violemment, elle subit une sorte de ravissement, comme parfois les héroïnes de Duras : un couple d'amoureux, ses élèves, va cristalliser tous ses fantasmes, son désir de reconnaissance, ses pulsions érotiques. Elle les suit partout dans la ville, les harcèle de coups de téléphone anonymes, entre

enfin dans une relation rêvée, une communion amoureuse dont les adolescents se moqueraient bien s'ils pouvaient une seconde imaginer de quelles projections ils sont les vedettes. Ils ressentent quand même un malaise et le scandale éclate dans la petite ville. Iona préfère sombrer momentanément dans la déraison. Plus tard, longtemps après, elle retrouvera assez de distance pour écrire cette histoire.

Elle la relate par bribes comme si elle la vivait à nouveau, et c'est le plus fort du livre. Puis elle tente de comprendre et s'interroge devant nous sur sa dérive, quitte à être un peu explicative. Mais c'est sa démarche à elle, nécessaire, et l'auteur, dit Anne-Lise Grobéty, n'a pu que lui obéir. Elle-même n'a fait que prêter à Iona ses souvenirs de La Chaux-de-Fonds, sa propre fascination pour la fresque de Charles Humbert, le décor des années soixante, celui de sa propre adolescence.

«Se souvenir, c'est toujours rétrécir», constate la narratrice. Peut-être est-ce pour cela que les autres autour d'Iona ont si peu d'existence. Fiancé falot, collègue gentil et maladroit, mère obstinément agrippée à ses certitudes, ils ne peuvent rien pour elle. Seuls scintillent dans son ciel les amoureux indifférents à sa demande déraisonnable.

On pourrait craindre un roman romand de plus, ensablé dans les marécages de la dépression endémique qui imbibe la littérature d'ici. La folie qui emporte Iona préserve *Infinitement plus* de ce piège. Peut-être aussi que l'air du haut est pour quelque chose dans l'énergie de ce livre.

ISABELLE RÜF
L'Hebdo, 1990